

Le « Volontaire à la détresse »

Extrait de réunion de volontaires 13 Août 1963.

Père Joseph Wresinski -- Ecrits et Paroles aux volontaires, pp 174-181

Je vous remercie d'être tous là. Ce soir, je voudrais reprendre une conversation que j'ai eue avec quelques uns d'entre vous cet après-midi. Car il serait intéressant que, durant cette première rencontre, nous partagions quelques idées des uns et des autres.

Pour ma part, je vais jeter quelques idées. Vous les retiendrez selon vos capacités. Les arbres sont remplis de pollen, mais seulement quelques fruits en sortent. Je jette du pollen et nous verrons bien ce qui en sortira.

Je proposerai d'abord quelques idées sur le Volontariat. Elles courent depuis quelque temps entre nous, et nous les communiquons de façon à en faire profiter tout le monde : que chacun puisse les prendre, y réfléchir, les redonner. .. Je vais essayer d'être le plus concret possible et de simplifier les choses.

Dans le monde actuel, il est très difficile de mener à bien des tâches, de les mener à fond, jusqu'au bout, surtout par rapport aux pauvres. Il est difficile pour tout le monde de mener à bien des tâches pourtant essentielles, parce que, dans le monde moderne, tout ce que nous faisons doit en quelque sorte être rentable, nous permettre de vivre, ou peut-être de survivre. Je fais la distinction. Les hommes modernes ont de l'ambition, peut-être plus que ceux d'hier, même s'ils ne s'en rendent pas compte. Pour la réaliser, ils glissent pour ainsi dire d'un jour sur l'autre. Ils sont obligés de prendre les nombreux problèmes que la vie moderne leur pose et de les résoudre rapidement pour, aussitôt, affronter d'autres problèmes; et cela, sans arrêt. Cela n'est pas vivre. Je crois qu'entre nous, nous devons bien marquer cette distinction, parce qu'elle va peut-être nous donner une idée de Ce que peut être le Volontariat, non pas comme nous le vivons mais comme nous le rêvons parfois.

Les hommes sont obligés de survivre, de glisser rapidement sur les problèmes, de se vendre au plus cher au jour le jour pour faire face à demain et pour atteindre des ambitions toujours plus grandes. Ils sont sans cesse occupés à liquider un problème pour faire face à un autre, et de «vendre» en quelque sorte ce qu'ils ont pour acquérir autre chose. Il me semble que cela est absolument contraire au travail d'un véritable «volontaire à la détresse». Au fond, le volontaire à la détresse est l'être d'une seule pensée, d'une seule chose. Il est devant des êtres qui, par suite de circonstances multiples . -économiques, sociologiques, psychologiques -ont été acculés à vivre dans un état qui est en dessous de la pauvreté,

dans un état de misère que nous appelons la détresse. Le volontaire à la détresse est l'homme de cet état-là, et il met toutes ses valeurs à la disposition de ceux qui doivent vivre ainsi. Il est l'homme d'une unique disposition, d'une unique chose qui est de prendre la misère des autres, de la mettre en soi, de la porter dans son cœur, de la mettre sur ses épaules et, au fond, d'en décharger l'autre.

Le volontaire à la détresse donne tout ce qu'il est lui-même, tout ce qui forme sa valeur. Je ne dis pas qu'il donne son avenir, mais au moins durant le temps qu'il donne, il se donnera, il ne sera préoccupé que de cette seule chose. Sa pensée sera cela, son action sera en faveur de cela, et il ne sera . plus qu'un authentique communiant à la misère des autres. Celle-ci sera devenue sa propre misère, au sens profond du mot. Il est devenu, au milieu des autres, un homme qui porte la misère des autres, avec les autres; elle est devenue sa propre misère.

Cela nous conduit à cette autre idée: l'homme qui se préoccupe de la détresse n'a pas besoin de gagner sa vie. Il investit ce qu'il possède et il est payé en retour. Il reçoit en retour, de tous ces gens qui, à leur tour, lui apportent leurs propres valeurs enfouies. Le drame du monde est que, pour survivre comme nous le disions tout à l'heure, il faut gagner de l'argent. Et à partir du moment où vous êtes pris dans cet engrenage et que vous gagnez de l'argent, vous entrez dans une situation de conflit permanent avec des besoins sans cesse nouveaux à satisfaire. Cet engrenage détruit votre unité intérieure; il vous empêche de vous unir profondément soit à la tâche qui vous est donnée, soit à la mission que vous devez accomplir. Le volontaire, lui, ne monnaie pas son intelligence, ses richesses, son cœur; il ne fait pas payer ses forces physiques. Il les donne en échange de cette communion profonde.

Je ne sais pas si je m'explique bien. C'est là une idée que nous portons depuis longtemps, celle d'un don authentique, d'une sorte de privation volontaire, d'une éthique du don de soi aux plus pauvres.

Par ailleurs, le monde moderne exige une certaine rentabilité, et l'engrenage dans lequel il entraîne les hommes les oblige à saboter le temps. Ce temps qui est essentiel pour l'accomplissement des choses, pour la con- naissance des choses, comme pour le don de soi aux êtres. Du fait qu'il faut gagner de l'argent rapidement en contre-partie d'un travail, les hommes bousculent le temps. Le volontaire à la détresse, lui, a le temps devant lui, pour lui; le temps qu'il faut, il le prend et il va le remplir à fond. Ce temps ne lui appartient d'ailleurs pas, puisqu'il a tout donné. Je dirais même que son don, c'est ce temps, celui de la communion, de la pénétration dans un autre monde, de l'admiration, aussi. On ne peut pas aimer, si l'on n'a pas le temps de regarder, de comprendre, de pénétrer les choses, de les découvrir en profondeur, de les introduire en soi. Le temps de se transformer soi-même, de devenir un être nouveau, puisque l'on a connu quelque chose de nouveau.

Le volontaire à la détresse ne compte pas le temps, il le donne et je dirais qu'il le fait doucement. Il le fait dans cette unité, dans cette communion avec l'autre. La notion de la durée, qui est une notion gâchée, perdue, aujourd'hui, il la porte en lui. Elle fait partie de sa façon de vivre et c'est pour cela qu'il n'est pas pressé. Je ne crois pas que nous puissions faire quelque chose contre la misère, si nous n'avons pas le temps, si nous n'acceptons pas le facteur temps. Etre pressé, vouloir compter, faire des statistiques, obtenir des résultats rapides, ce sont des données valables pour d'autres gens, mais qui n'ont aucune valeur pour nous. Dans un combat contre la misère, au contraire, ce sont des valeurs de perte, des éléments de valeur perdue. Si nous ne donnons pas le temps, nous perdons tout.

Cet après-midi, je faisais la comparaison avec les hommes qui ont construit les cathédrales. Ils avaient le sens du temps, ils avaient le temps pour eux. Que la cathédrale soit bâtie en dix ans ou en deux siècles n'avait pas d'importance. Eux, s'y lançaient à corps perdu. Ils rajoutaient des constructions, les interrompaient, ils démolissaient un mur, rajoutaient une chapelle, selon l'intérêt du moment, selon l'importance de l'heure. Il en est de même pour le volontaire à la détresse. C'est de bâtir la cathédrale, non de la finir qui est important. Les cathédrales furent construites, petit à petit, par de nouvelles générations, susceptibles de faire de nouvelles découvertes, de mettre en œuvre une nouvelle créativité. Ainsi, le temps devenait une valeur en soi.

Le temps ainsi valorisé, le temps gratuit, donné, permet aussi l'esprit critique, dans le sens grec du terme, dans le sens profond de l'ouverture à la chose aimée. La critique suppose l'amour, le regard sur une chose dans son ensemble, dans son contexte, puis dans tous ses détails, pour encore la retrouver dans son ensemble. Ce regard critique, éclairant et constructeur, demande la gratuité, le temps donné. Nous n'avons pas l'esprit critique et, par conséquent, scientifique, lorsque nous sommes pressés. Le savant est celui qui, dans son laboratoire, ne force pas les conclusions et accepte, lorsqu'elles arrivent, de les remettre sans cesse en question. Le volontaire à la détresse, lui non plus, ne force pas les conclusions. Il n'est pas pressé de conclure, d'arriver à des additions calculées. Il lui importe de connaître un monde, de laisser ce monde le pénétrer. C'est en ce sens que nous pouvons faire la comparaison avec une démarche scientifique. Une réalité pénètre en nous et nous transforme.

Une autre idée qui nous vient en songeant à tout cela est celle de l'ascétisme. Nous avons parlé de la gratuité, du salaire volontairement abandonné, du sens de la durée qui signifie que nous acceptons de ne pas voir le résultat final.

C'est bien d'ascétisme qu'il s'agit, d'une espèce de purification de soi par l'abandon de bien des choses. Il s'agit d'une contrainte spirituelle pour ceux qui ont la foi, d'une contrainte sentimentale, aussi, pour ceux qui acceptent l'ascétisme en lui donnant une dimension essentiellement humaine -- je dirais: merveilleusement humaine.

Je crois que l'ascétisme est nécessaire, mais vous voyez aussi combien ce don est merveilleux. Car, par les mortifications du cœur, du corps, de l'esprit, par cet abandon de soi - cette idée me revient depuis plusieurs mois - sans nous en rendre compte, nous entrons dans la grande lignée de tous ceux qui, à travers les siècles, furent des créateurs d'unité en apportant la véritable réponse à la détresse. Je pense à tous ces hommes qui, comme par exemple Socrate, ont accepté volontairement d'être des gens pauvres, choisissant de se priver de bien des acquis légitimes et, parfois semble-t-il, nécessaires. Ce sont eux qui ont apporté à l'humanité, à travers les cultures et les siècles, la réponse aux questions essentielles. Ils y ont répondu par leur vie de pauvre devant un monde riche, pour lequel, comme dans le monde d'aujourd'hui, seules les valeurs matérielles et les valeurs d'efficacité avaient

vraiment du poids. Jésus-Christ a été l'homme de la misère et, à travers les siècles, des hommes ont cherché, eux aussi, à affirmer par une vie de pauvre que c'est seulement dans le dépouillement et le don total de soi, dans le respect du temps et la gratuité authentique, que nous pouvons arracher la misère du coeur des hommes.

Voilà quelques idées qui nous préoccupent depuis long-temps et auxquelles j'ai songé en pensant à vous, volontaires qui alliez venir. Je vous les donne ce soir comme des idées jetées. Que vous dire de plus, à vous qui êtes des nouveaux ? Bien sûr~ vous ne serez pas des héros qui apportent la réponse à la misère. Pour cela, il faudrait donner du temps ! Je voudrais pourtant que vous compreniez qu'en assumant des tâches toutes simples, vous pouvez participer à une véritable réponse. S'il y a des enveloppes à faire et que vous cherchez l'ascétisme d'une enveloppe bien faite, si vous avez des bandes à coller, de la terre à remuer pour faire une route, un bâtiment à faire qui n'en finit pas de se monter, si vous voyez des gosses qui vous volent, qui cassent vos carreaux, si vous êtes réveillés la nuit par des mains qui se posent sur votre visage, dites-vous que c'est cela, être au service des pauvres.

Dites-vous bien que la misère ne conduit à rien, qu'elle est destructrice. Elle est destruction permanente, sans cesse renouvelée. Parce que celui qui est dans la détresse ne sait ni ce qu'est le temps, ni ce qu'est l'argent. Il n'a même pas le choix entre ces deux manières de vivre: dans la rapidité et l'efficacité du jour, ou dans la gratuité qui exige la durée. Il n'a pas conscience des valeurs entre lesquelles nous-mêmes pouvons choisir. Il ne peut pas savoir ce qu'est l'ascétisme puisque, toute sa vie, la pauvreté lui est imposée. Pendant le temps que vous êtes au milieu d'eux, c'est d'un choix de valeurs que vous vous portez témoins à votre manière. Je ne dis pas que tous les volontaires l'ont toujours fait, car il y a eu des volontaires médiocres. Je parle des fameux volontaires, de vrais jeunes gens qui rêvaient d'être les Socrate, les Jésus-Christ de leur temps.

Sachez aussi que, face à la misère, personne n'est jamais témoin, seul. Nous sommes témoins dans une équipe; dans une communauté. Comme tous ceux qui ont créé des communautés pauvres comme un témoignage de pauvreté au milieu de leur monde, pour affirmer que la misère de leurs frères était un mal inadmissible, vous aussi, vous faites partie d'une communauté, vous en êtes, pour un temps, un chaînon.

Voilà ce que je voulais vous dire ce soir et que je propose à votre réflexion. Chaque mardi soir, j'ai le privilège de proposer ainsi des réflexions, parmi lesquelles vous prendrez l'une ou l'autre pour vous-mêmes et pour la partager entre vous. Rien ne vous empêche de continuer cette conversation sous la direction de Philippe.

